

Chapitre 1

HONTE, CULPABILITÉ ET TRAUMATISME

Premières définitions et distinctions

ON différencie classiquement la honte et la culpabilité en fonction des rapports qu'elles entretiennent avec les instances psychiques. La culpabilité exprime une tension entre le moi et le surmoi à partir de la transgression effective ou fantasmée d'un interdit. La honte signe plutôt une situation de tension entre le moi et l'idéal du moi. Elle témoigne de l'échec du moi au regard de son projet narcissique. Dans la honte, le moi n'est pas fautif mais indigne.

Une autre distinction entre culpabilité et honte tient en ceci : la culpabilité résulte des attaques du sujet contre ses objets d'amour qu'il redoute d'avoir fantasmatiquement détruits ; la honte, par contre, découle plutôt du sentiment d'être disqualifié, rejeté, « abjecté » par l'objet. La honte est donc plus narcissique que la culpabilité. Si la culpabilité est issue de l'expérience d'avoir perdu un objet d'amour, de l'avoir abîmé, la honte, quant à elle, provient non pas de l'expérience de perdre ou d'abîmer l'objet, mais de l'expérience d'*être perdu* ou d'être abîmé pour l'objet. La honte suppose l'identification du sujet à l'objet déprécié, abîmé, avili, humilié. La honte est éprouvée depuis la place de l'objet disqualifié, rabaissé et qui a perdu le sujet comme objet. C'est là un processus similaire à l'identification mélancolique. De ce point de vue,

on peut dire que la honte est à la mélancolie ce que la culpabilité est à la dépression. Honte et culpabilité entretiennent ainsi des rapports similaires à ceux qu'entretiennent mélancolie et dépression.

Nous allons dans ce chapitre présenter certaines figures de la honte et de la culpabilité, mettre en perspective les distinctions et les articulations entre ces affects, et éclairer leur rapport au traumatisme.

Dans les chapitres suivants, nous préciserons et développerons certains de ces aspects, nous explorerons les diverses sources de ces affects, nous décrirons les destins en partie différents qui les caractérisent, et nous mettrons en évidence les formes de travail psychique qu'ils imposent ou mobilisent.

LE CHANTIER DE LA HONTE

La problématique de la honte a moins mobilisé la réflexion des psychanalystes que la question de la culpabilité. Même si elle n'occupe pas une place explicitement centrale au sein de son œuvre, cette question n'est cependant pas complètement absente des élaborations de Freud. Comme le souligne Claude Janin (2003, 2007), les introductions du concept de narcissisme puis de la deuxième topique ne conduisent pas Freud à une véritable théorisation de la honte pourtant présente dans son œuvre depuis les « Nouvelles remarques sur les névropsychoses-de-défense » (Freud, 1896b) et surtout les *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905a). Octave Mannoni (1982), de son côté, relève la présence silencieuse de la honte dans l'œuvre du fondateur de la psychanalyse, en particulier dans *Psychologie des masses et analyse du moi* (Freud, 1921), bien que les occurrences explicites du terme soient peu nombreuses.

La question de cette absence relative mérite d'être posée, même si elle ne présente pas d'intérêt majeur pour éclairer la dynamique de l'affect de honte, son émergence et son impact sur la vie psychique. Nicolas Rand et Maria Torok (1995) avancent une hypothèse liée à l'histoire de la famille de Freud. L'oncle Joseph, accusé de trafic de fausse monnaie, a fait la « une » des journaux de Vienne. Freud a vécu à ce moment, aux alentours de sa dixième année, un effondrement honteux lorsque le nom de la famille a été propulsé au premier plan. Nicolas Rand et Maria Torok avancent l'idée que Freud s'est défendu toute sa vie contre le retour de cet épisode et qu'il a systématiquement contourné la question de la honte dans son œuvre en la rabattant au moins partiellement sur la culpabilité. Malgré son intérêt biographique, ce débat n'apporte pas d'élément probant sur la dynamique de la honte elle-même, à l'exception

du lien avec le thème du traumatisme. Le jeune Freud a probablement vécu, à ce moment, un véritable traumatisme social : quelque chose qui aurait dû rester caché a été dévoilé. Cette dimension reste cependant anecdotique. Il est beaucoup plus intéressant et fécond de noter que lorsqu'il évoque directement la question de la honte, dans les travaux contemporains des *Trois essais sur la théorie sexuelle* (Freud, 1905a) puis beaucoup plus tard dans *Le Malaise dans la culture* (1929), Freud apporte un certain nombre de considérations qui forment le point de départ des investigations actuelles, en particulier autour de la notion de cloaque.

Nous devons également accorder une attention particulière aux recherches de Imre Hermann qui a travaillé dans le prolongement de Freud, mais aussi dans une perspective originale. Ce psychanalyste hongrois, né en 1889 et mort en 1984, fut un élève de Melanie Klein et de Ferenczi. Son œuvre la plus connue est *L'Instinct filial*, publié en 1943, qui a inspiré une large partie de toute la psychanalyse actuelle, de Bowlby à Winnicott. Il est probablement le seul psychanalyste qui, dès 1943, s'efforce de construire une théorie cohérente de la honte en lien avec ce qu'il définit comme le « cramponnement » qui recouvre partiellement ce que John Bowlby (1969) décrit dans les termes de l'attachement.

Pour Imre Hermann, l'éprouvé de honte est un affect spécifique, imposé de l'extérieur. La honte est primaire. C'est la thèse reprise par Claude Janin (2003, 2007). Les différences topiques intrapsychiques entre moi, ça et surmoi accompagnent la transformation de la honte en culpabilité. Dans sa préface, Nicolas Abraham souligne que pour Imre Hermann « la honte est le fait de l'enfant dont la topique est encore en cours d'installation et comporte un honnisseur, au moins virtuel, à l'extérieur [...]. La culpabilité peut être expiée. La honte ne peut être que niée ou dissimulée » (Hermann, 1943, p. 39). Avoir honte c'est en dernière instance « perdre le contact avec la mère, objet du cramponnement, perdre le sens de l'orientation spatiale qui permettrait de la retrouver, de l'orientation psychique qui portait vers elle symboliquement » (*ibid.*).

L'éprouvé de honte est à l'origine de l'émergence du surmoi et Imre Hermann souligne l'importance de la mise en œuvre d'un surmoi « vivable », qui ne soit pas trop sévère et cruel (Freud, 1922). Le sujet qui ne parvient pas à construire un surmoi vivable est soit honteux, soit éhonté. Dans la dynamique du cramponnement, Imre Hermann souligne que la honte est à la fois centrifuge — la crainte d'être exclu, dé-cramponné de la mère et du groupe — et centripète — la honte est une conséquence de l'exclusion.